

La délimitation des concepts*

Rudolf Hermann LOTZE

§ 169. Certains besoins de la recherche peuvent nous inciter à traquer un groupe de caractères *ikl* à travers tous les objets – par ailleurs différents – dans lesquels il se présente, et à étudier l’influence que leur présence exerce sur l’ensemble des autres caractères de ces sujets multiples. Le succès même de cette comparaison nous renseigne alors quant à la question de savoir si la présence d’*ikl* modifie de façon remarquable – et, plus exactement, de manière égale – les autres caractères que possède chacun de ces sujets en vertu de son concept générique. Si c’est le cas, nous formons souvent, à partir d’*ikl* et de la représentation d’un sujet plus ou moins déterminé, un nouveau concept générique *M*, et nous considérons tous les contenus de représentation dans lesquels *ikl* se présente comme des espèces de ce concept générique. Mais il n’est pas rare – et cela se produit toujours dans le cas contraire – que nous nous contentions d’appréhender *ikl* comme l’une des innombrables conditions variables qui, en agissant sur d’autres contenus de représentation, entraînent en ceux-ci certaines modifications, mais qui ne forment pas pour elles-mêmes un concept propre, auquel les exemples rencontrés devraient être subordonnés comme des espèces. Maintenant, la langue vivante, en forgeant sa précieuse réserve de mots, croit avoir déjà séparé depuis longtemps les deux cas auxquels convient l’un ou l’autre procédé. Bien sûr, elle admettra qu’en approfondissant la recherche, on découvrira encore plusieurs groupes de caractères *ikl* qui exercent une influence si décisive sur le comportement global de chaque concept qui les contient que cela

* « Von der Begrenzung der Begriffe », in R. H. Lotze, *Logik. Drei Bücher vom Denken, vom Untersuchen und vom Erkennen*, Leipzig, Hirzel, 1874 (rééd. par G. Misch, 1912), p. 212-232 (N.d.T.).

mérite qu'on forme, à partir de ce groupe, un concept générique propre M , et qu'on le désigne au moyen d'un nom. En réalité, la langue s'enrichit aussi constamment de nouvelles appellations [213] pour des représentations nouvellement découvertes de cette manière. Par contre, la langue vivante affirmera aussi que cette désignation n'est sans valeur pour aucun des concepts qu'elle a déjà trouvés et fixés par la création d'un nom ; chaque nom signifie plutôt effectivement quelque chose de cohérent en soi [*etwas in sich Zusammengehöriges*], qu'il sépare à bon droit, en tant que tout bien délimité, de tout autre contenu également cohérent en soi.

§ 170. Or, ce sont ces concepts donnés dans la langue traditionnelle que notre pensée doit gérer, non seulement parce que nous ne possédons aucun moyen de nous entendre en dehors des mots qui sont forgés pour désigner ces concepts, [mais] plus encore [parce que] cette précieuse réserve de mots contient le résultat condensé de la réflexion que l'esprit humain a depuis toujours dirigé sur le monde du représentable, et nous pouvons présumer que la même pulsion qui a conduit le langage à fixer les concepts s'imposera aussi à nous si nous répétons cet effort. Cette pulsion, si naturelle soit-elle pour l'homme, laisse pourtant aussi place au doute, comme en témoigne le conflit fréquent qui surgit lorsque nous appliquons les concepts qui ont été formés de cette façon. Lorsqu'il s'agit ainsi d'affirmer ou de nier un p d'un quelconque S , l'un soutient que S est une espèce de M et que c'est pourquoi il se caractérise par p ; un autre objecte que S n'est pas un M et donc n'est pas non plus un p ; un troisième admet que S n'est pas un M mais un N , tout en soutenant que cela ne change rien et que ce qui caractérise M vaut aussi de N ; un quatrième soutient que la différence entre M et N fonde aussi une différence entre eux à l'égard de p . Le conflit qui est ici visible s'étend à deux tendances opposées qui dominent toute notre pensée : l'une exagère la différence découverte jusqu'à en faire une différence inconditionnelle et, en adoptant le discours bien connu consistant à y voir quelque chose de tout autre, elle se refuse à transposer un quelconque principe d'évaluation d'un cas a à un deuxième cas b , qui lui serait semblable mais non identique ; cette tendance aboutit ainsi, dans la vie et dans la science, au principe de pédantisme et de philistinisme ; l'autre tendance insiste sur la valeur conditionnée de cette différence, sur le fait qu'elle n'est pas inconditionnée et, avec le slogan sinistre selon lequel au fond tout est un, elle brouille toutes les limites fermement établies qui séparent les extensions de concepts différents, et du même coup aussi les fondements de droit qui [214] rattachent certains prédicats à certains sujets exclusivement et non à d'autres ; ainsi aboutit-elle, dans la pensée et dans l'agir, à un principe de libertinisme également préjudiciable. Un coup d'œil sur ces aberrations éveille *grosso modo* le besoin de voir clairement quelles raisons nous autorisent à

diviser l'ensemble du fonds du représentable en concepts déterminés, où par suite il faut tracer les lignes frontalières de leurs domaines de souveraineté, et enfin quelle valeur il convient d'attribuer aux distinctions ainsi faites.

§ 171. La réponse à ces questions, là où elle est la plus facile et la moins urgente, à savoir s'agissant des contenus simples des sensations sensibles, conduit déjà à des rapports très variés. Nous avons le droit d'admettre une différence *complète* entre des contenus simples *A*, *B* et *C*, lorsque (d'abord) nous ne pouvons pas nous représenter de membres intermédiaires par lesquels ce qui est propre à l'un passerait graduellement dans ce qui est propre à l'autre, lorsque (ensuite) nous ne pouvons penser aucun mélange de deux d'entre eux qui donnerait un nouveau contenu simple, et lorsque (enfin) l'opposition entre eux ne présente pas de degrés qui permettraient d'évaluer l'étendue de la différence entre *A* et *B* comme étant plus grande ou plus petite que l'étendue de la différence entre *A* et *C* ou entre *B* et *C*. Ces rapports – ou plutôt, cette absence de tout rapport susceptible d'être indiqué – trouvent place entre la couleur *A*, le son *B* et l'odeur *C*. Pour désigner ces contenus, on peut conserver l'ancienne appellation de contenus *disparates* ou incomparables. Et ce rapport de disparité n'est pas modifié par diverses considérations auxiliaires. D'abord, il n'est pas modifié en indiquant que ces trois contenus n'ont d'effectivité qu'en tant qu'états de notre conscience. Certes, ces contenus désignent tous des sensations et, d'après l'usage des termes en logique, des espèces de sensation. Seulement ils ne sont pas subordonnés au concept général de sensation comme à un concept générique supérieur qui contiendrait une loi quelconque relative à leur formation. Si l'on pense l'image d'un triangle à angle obtus en la subordonnant au concept général de triangle, on trouve en celui-ci une règle de formation dont il suffit de varier l'application à l'intérieur de ses limites propres pour remarquer que, outre des triangles de ce genre, il y a aussi des triangles à angle droit et à angle aigu. Par contre, si l'on subsume la couleur sous l'élément général de la sensation – car seule la subsomption est possible ici, non la subordination¹ – on ne pourra jamais déduire de ce terme général que, outre les couleurs, il y a encore des sons et des odeurs. Bien que [215] donc les couleurs, les sons et les odeurs soient, d'après l'expression

¹ Sur cette distinction, voir notamment R. H. Lotze, *Grundzüge der Logik und Encyklopedie der Philosophie*, Leipzig, Hirzel, 1883, § 16, p. 13 : Lotze parle de *subordination* lorsque le contenu d'un concept peut être intégralement rangé sous un autre et de *subsomption* lorsqu'il peut l'être partiellement. « L'or (l'argent, le bronze, etc.) est un métal » exprime une relation de subordination, mais « l'or (le soufre, le sucre, etc.) est susceptible de fondre » ou « est soluble » exprime une relation de subsomption (*N.d.T.*).

habituelle, des genres de sensation, ils demeurent néanmoins, à l'intérieur de l'extension de ce terme général, complètement disparates l'un envers l'autre. De plus, en tant qu'états, mouvements ou ébranlements de l'âme, ces divers genres de sensation peuvent susciter certains effets annexes comparables ; c'est pourquoi l'on peut comparer une certaine couleur a_1 à un certain son b_1 ou à un goût c_1 : mais ce qui suscite ces effets comparables demeure néanmoins en soi tout à fait incomparable. Et il faut opposer la même chose à la physique et à la physiologie, lorsqu'elles reconduisent les processus qui ont lieu dans le monde extérieur ou ceux qui ont lieu dans nos nerfs, qui sont nécessaires à l'apparition des différentes classes de sensations, aux mouvements comparables d'éléments matériels qui peuvent même, le cas échéant, être fortement apparentés. La physique et la physiologie ne doivent alors pas conclure toutes deux par l'affirmation étrange : *donc, ces sensations ne sont en fait nullement différentes qualitativement*, mais bien par l'affirmation correcte : *en dépit de la ressemblance des modes d'apparition, il n'y a pas la moindre ressemblance entre ce qui apparaît*. Il ne peut y avoir de doute là-dessus que dans la mesure où l'auto-observation impartiale, qui doit seule décider ici, laisse la place à un doute de son côté. C'est le cas pour le goût et l'odeur. Les deux ont sans aucun doute l'aigre en commun ; mais leurs autres sensations semblent aussi former un groupe cohérent [*zusammenhängende*], si ce n'est que certains membres de ce groupe ne sont produits que par des stimuli liquides, d'autres par des stimuli gazeux ; étant ainsi partagées selon différents organes, les sensations des deux sens, en soi de même genre, ne se distinguent peut-être que par des sensations annexes qui dépendent de l'état, de la configuration et des modes fonctionnels de l'un ou de l'autre des organes stimulés. Trancher cette question n'est pas l'affaire de la logique ; elle a seulement ici à dénoncer les conceptions fallacieuses en rappelant que l'on ne doit jamais se laisser aller à contester, de manière sophistique et en contredisant la perception immédiate, l'incomparabilité de deux contenus pris pour ce qu'ils *sont*, en invoquant la ressemblance de ce qui les *fonde* ou de ce qui en *découle*.

§ 172. C'est à une remarque semblable que me conduit l'autre question, qui n'est pas de savoir de quel droit nous pouvons séparer *A* et *B*, mais de quel droit nous pouvons réunir ce que nous rassemblons sous *A*. On a longtemps brillé avec l'ennuyeux paradoxe d'après lequel blanc et noir [216] ne seraient pas des couleurs pour la seule raison qu'ils ne dépendraient pas, comme les couleurs du prisme, d'un nombre déterminé de vibrations lumineuses. Le développement récent de l'optique physiologique a rendu cette raison caduque ; mais même si cela ne s'était pas produit, on n'aurait aucun droit de se rendre ainsi maître de la langue. Bien avant que l'on sache quoi que ce soit des

causes qui occasionnent nos sensations, la langue avait créé les noms de couleur pour un groupe de contenus qui, par une communauté de genre [*Gleichartigkeit*] immédiatement ressentie et incontestable, par le fait qu'ils *apparaissent*, s'entre-appartiennent mutuellement et se démarquent des sons qui *résonnent* ou retentissent et des odeurs qui *exhalent*. Quoi qu'il en soit, quand bien même on estimerait que le terme d'« apparaître » conviendrait au blanc et non au noir, on ne peut pas contester avec de simples mots que tous deux partagent malgré tout avec les autres couleurs le trait fondamental commun qui est ainsi désigné imparfaitement. La langue était donc parfaitement autorisée à aller à l'encontre de l'avis des érudits et à inclure le blanc et le noir dans l'extension de la couleur. Cet abus de pouvoir de la théorie, qui n'est pas toujours inoffensif, se rencontre aussi ailleurs. La chimie, elle aussi, a longtemps contribué à semer le désordre au niveau linguistique, en faisant passer oxydation et combustion pour synonymes. L'humanité parlait également de combustion avant de connaître l'oxygène, et elle entend toujours par là un processus accompagné d'une lumière visible et d'une chaleur sensible, qui modifie durablement la structure antérieure d'une matière donnée ; l'incandescence d'une barre de fer n'était donc pas appelée « combustion », car elle n'entraînait pas de modification durable une fois la barre de fer refroidie ; mais l'humanité n'aurait pas non plus appelé ainsi un processus qui aurait donné lieu à une modification durable, s'il n'avait pas donné lieu à l'observation de flammes et de chaleur. Cela étant dit, le concept de combustion ne recouvre pas du tout celui d'oxydation. De nombreux matériaux s'oxydent sans combustion. D'autre part, lorsque de l'antimoine réchauffé dans du chlore s'associe au chlore en produisant l'apparition de flammes, ce processus est sans aucun doute une combustion, bien que ce ne soit pas une oxydation. La géométrie savait depuis longtemps que, lorsque des systèmes d'ordonnement conçus de manière abstraite ou arithmétique [217] articulent les éléments qui les composent selon trois échelles différentes maximum, ils peuvent être représentés intuitivement par des figures spatiales. Or, rien n'empêche les mathématiques de penser des systèmes d'ordonnement qui sont projetés selon un nombre d'échelles aussi grand que l'on voudra, si ce n'est qu'il n'y a plus, pour ces systèmes, d'intuition spatiale, et que le nom de « dimensions », qui pouvait être donné à ces échelles au sens spatial lorsqu'elles n'étaient pas plus de trois, ne peut plus maintenant avoir que le sens abstrait que je cherchais à indiquer en parlant d'échelles. De même que le nom d'espace ne signifie assurément pour nous qu'un système d'ordonnement dont nous avons cette intuition originaire, nullement dérivable des seules considérations arithmétiques, c'est assurément un jeu logique puéril d'appeler encore « espace » un système à quatre ou cinq dimensions. On doit s'opposer à toutes les tentatives de

ce genre. Ce sont des fantaisies de la science qui, par des paradoxes parfaitement inutiles, ébranlent la conscience commune et induisent en erreur quant au droit qu'elle possède de délimiter les concepts.

§ 173. On rencontre des rapports spécifiques, qui ne sont pas partout de même genre, lorsqu'on se demande comment, à l'intérieur de l'un de ces contenus disparates *A*, *B* et *C*, les membres qui forment en lui un tout cohérent² se rapportent les uns aux autres. On [n']a [pas]³ réussi, jusqu'ici, à ordonner systématiquement les différents genres du *goût C* de manière satisfaisante, mais la voie qu'emprunte la langue pour les désigner, certes de manière imparfaite, me semble cependant la bonne : elle distingue par des noms propres quelques formes fondamentales du doux μ , de l'aigre ν , de l'amer π , et elle considère les autres goûts, l'aigre-doux $\mu\nu$, le doux-amer $\mu\pi$, comme des compositions de ces goûts originaires bien caractéristiques. Notre imagination ne pourrait pas tomber sur ces manières de désigner les goûts si elle n'était pas guidée par l'impression immédiate, car on ne peut pas établir des différences lorsqu'elles ne sont pas présentes ou du moins possibles dans le contenu lui-même⁴. Or, ces noms présupposent qu'elles sont présentes, certes non pas au sens où l'aigre et le doux se distingueraient l'un de l'autre en tant que deux parties de l'*amalgame* aigre-doux, comme ils le font lorsque l'un est goûté après l'autre, mais au sens où nous opposons habituellement le *mélange* [*Mischung*] à l'*amalgame* [*Mengung*]. Que ce mélange soit ici possible, donc que l'aigre et le doux [218] forment – d'une manière qui n'est pas bien describable, mais qui est aisée à sentir – une unité de représentation qui ne pourrait pas surgir du doux et du rouge, c'est ce qui distingue le comportement des différents goûts les uns envers les autres de celui des groupes *A*, *B* et *C*, qui sont disparates. Maintenant, on peut objecter que la différence entre l'aigre et le doux, dans l'aigre-doux, n'est qu'une différence possible, non une différence présente ; une troisième impression ω , qui serait simple en soi et nullement composée, pourrait très bien former un membre intermédiaire entre μ et ν ; en vertu de la similitude bilatérale qu'elle présente avec ces deux impressions, la langue la caractérise alors par les deux limites (μ et ν) entre lesquelles elle tombe, sans qu'elle consiste pour autant en

² Litt. « qui s'entre-appartiennent en lui » (*N.d.T.*).

³ Sans cette correction, la phrase semble difficilement intelligible (*N.d.T.*).

⁴ Toutes les données sensibles simultanées ne fusionnent pas en une seule qualité simple et indistincte. Au contraire : nous faisons l'expérience de contenus complexes ou composés. Cette thèse, qui est ici appliquée au domaine des sensations gustatives, a été développée par Lotze à propos des accords musicaux dans sa *Psychologie médicale* (*Medicinische Psychologie oder Physiologie der Seele*, Leipzig, Weidmann, 1852, § 239, p. 267 *sq.*). À noter que la même thèse sera encore défendue par Carl Stumpf et par Franz Brentano (*N.d.T.*).

un mélange des deux. Mais je ne considérerais cette objection pertinente que s'il y avait encore dans ω , outre sa double similitude avec μ et ν , un reliquat qui signifierait par soi quelque chose d'incompréhensible à partir de la composition de μ et de ν . Lorsque ce n'est pas le cas, cette troisième impression ω ne sera pas seulement interprétée, par une conception arbitraire et contingente, comme un mixte $\mu\nu$, mais elle ne sera de fait rien d'autre. Certes, ces formes fondamentales μ , ν et π elles-mêmes forment toutes un groupe cohérent en vertu de l'aspect général du caractère gustatif C , qui est sensible ; mais à l'intérieur de l'extension de C , on ne peut que les appeler *disparates* les unes envers les autres. Si l'on n'a jamais ressenti rien d'autre que le doux, aucune modification de la sensation du doux ne pourra nous faire découvrir le caractère spécifique de l'aigre ou de l'amer, dont on n'a pas encore fait l'expérience ; il n'y a donc aucun passage qui conduirait, par des membres autonomes, de μ à ν ou à π , mais on doit d'abord connaître ces trois goûts pour pouvoir seulement produire, en les mélangeant de différentes manières, les membres intermédiaires faisant office de transition. Des rapports similaires trouvent place entre les couleurs, et j'ai déjà eu l'occasion de donner raison à la langue lorsqu'elle distingue toujours un nombre limité de couleurs fondamentales et intercale les autres entre elles en les traitant comme des mélanges. À vrai dire, on peut faire passer l'œil, de façon continue, de l'impression d'une couleur à l'impression d'une autre, au moyen de teintes intermédiaires adroitement choisies ; mais à partir du rouge, on n'obtient de l'orange ou du violet que par un mélange avec du jaune ou du bleu, qui demeure encore sensible en tant que tel pour la représentation ; il reste qu'en soi, il n'y a pas de passage reliant ce qui fait que le rouge est rouge à ce qui fait que le bleu est bleu. Si l'on n'avait jamais eu qu'une sensation de rouge, mais non une sensation de bleu, on ne [219] découvrirait rien dans la nature simple du rouge qui pourrait conduire, par une quelconque modification, augmentation ou diminution, à la représentation du bleu. On doit déjà connaître cette dernière pour découvrir le membre intermédiaire du violet en mélangeant ces deux membres terminaux que sont le rouge et le bleu. Même les modifications qui sont susceptibles d'affecter chaque couleur fondamentale doivent être considérées de cette manière. On a incontestablement raison de considérer le bleu clair et le bleu foncé comme des espèces du même bleu, mais même ces espèces apparaissent au terme d'un mélange entre le bleu toujours identique à lui-même, qui n'est naturellement jamais visible à l'état non mélangé, et le blanc ou le noir. Je répète seulement brièvement la remarque suivante : toutes les considérations faites jusqu'ici ne se rapportent qu'aux contenus sentis après que la sensation soit apparue dans notre conscience ; elles n'ont

rien à voir avec les conditions d'apparition physiques ou psychiques de l'acte de sensation.

§ 174. Les sons se comportent de manière essentiellement différente. La comparaison d'un grand nombre de sons nous conduit d'abord à isoler trois prédicats. Le timbre propre [*Eigenklang*] de l'instrument qui résonne, quel que soit son support physique, est, du point de vue de notre sensation, une propriété simple qui ne peut pas être décomposée davantage, comparable la plupart du temps au goût. Aussi importants que soient les effets annexes de ce timbre sur notre esprit [*Gemüth*], il nous semble que le timbre lui-même ne détermine pas plus la nature essentielle du son que la deuxième propriété, celle d'intensité [*Stärke*] : nous les concevons seulement toutes deux comme différentes manières dont le même son se présente à nous, sa nature distinctive résidant dans sa hauteur [*Höhe*]. Mais, à ce troisième égard, les sons ne se répartissent pas, comme c'est le cas des couleurs, en un certain nombre de degrés discrets, entre lesquels des transitions ne seraient possibles que par un mélange ; ils forment plutôt une série constante, au sein de laquelle deux membres éloignés l'un de l'autre ne se distinguent que par la répétition réitérée de la même différence par laquelle deux sons immédiatement voisins se distinguent l'un de l'autre. On ne peut établir aucune proportion d'après laquelle le rouge se rapporterait au bleu comme le jaune à une quatrième autre couleur ; deux sons, en revanche, se distinguent par le multiple (que l'on peut indiquer) d'une différence admise comme unité. Le genre [*Art*] de cette différence est lui-même suffisamment spécifique ; nous ne parlerions pas, de façon imagée, de sons plus hauts et de sons plus bas, si une augmentation [220] d'un son par rapport à l'autre n'était pas contenue dans les sensations elles-mêmes – toute abstraction faite, naturellement, de la fréquence des ondes sonores. Mais cette représentation quantitative ne se laisse pas ici, contrairement à d'autres cas, rapporter à un contenu qualitatif indépendant d'elle ; si le son *d* est aussi qualitativement différent d'un autre son *c*, c'est justement en vertu du fait qu'il contient l'élément général indéfinissable de la sonorité [*Klingen*], qu'il partage avec *c* et qui se trouve augmenté en lui de cette manière spécifique que nous pouvons seulement désigner au moyen de l'image heureuse de la hauteur ou à la rigueur, techniquement, au moyen de la notion d'intensité qualitative. Les différences entre les sons sont donc de même genre et, eu égard à leur ampleur, elles sont mesurables, ce que n'étaient pas les différences entre les couleurs ; les membres intermédiaires entre deux sons n'apparaissent pas au moyen d'un mélange de ces deux sons, mais en tant que membres possédant un statut parfaitement égal au sein de la série, ils sont tout aussi autonomes et originaires que ceux entre lesquels ils sont insérés en pensée. Toute la série, enfin, est illimitée. S'agissant des couleurs, que nous connaissons par l'expérience,

personne ne peut en imaginer de toutes pièces une nouvelle, que l'on pourrait se représenter et qui, disons, ne se présenterait simplement pas dans notre expérience sensible ; l'échelle des sons, en revanche, peut être prolongée à l'infini et ce, justement parce que chaque son surgit à partir du précédent par une augmentation sensible [*fühlbar*] de même genre ; cela a encore du sens de parler de sons plus hauts ou plus bas que ceux qui ont jamais pu se présenter dans notre expérience, car nous avons ici ce que nous n'avions pas lorsque nous tentions d'imaginer de toutes pièces de nouvelles couleurs : une représentation claire de la manière dont ces sons devraient ressortir, s'ils étaient audibles.

§ 175. La situation est presque comparable, avec quelques divergences que je laisse au lecteur le soin de noter, pour la série des sensations de chaleur ; elle nous conduit en même temps à constater encore un autre rapport. Le besoin de chaleur propre au corps vivant donne des valeurs spécifiques aux différents segments de cette série ; nous faisons une différence entre ce qui est froid, frais, tiède, chaud, brûlant, et nous croyons viser quelque chose de déterminé avec chacune de ces expressions ; néanmoins, non seulement nous serions bien incapables d'indiquer de façon universellement valide la limite qui marque, pour chacun, le point où le frais se termine et où commence le tiède, mais aussi, lorsque nous n'interrogeons que notre propre sensation, nous devons convenir que nous ne choisirions tel ou tel nom qu'avec un certain arbitraire. On peut simultanément rattacher à cette opposition entre le chaud et le froid, ainsi qu'à celle entre les sons hauts et les sons profonds, un grand nombre d'autres paires de représentations, dont le contenu ne [220] surgit pas aussi immédiatement à partir de la sensation sensible : le grand et le petit, le fort et le faible, le beaucoup et le peu, le vieux et le jeune, et beaucoup d'autres représentations similaires. Quelle que soit la façon tranchée dont les deux membres de ces oppositions visent effectivement quelque chose d'opposé, on ne peut pourtant trouver en aucune d'elles une limite qui séparerait l'extension du premier membre de celle de l'autre ; ils passent de façon continue et insensible l'un dans l'autre. En revanche, les directions d'après lesquelles notre représenter [*unser Vorstellen*] parcourt ces séries de *a* à *z* ou de *z* à *a* sont différentes, sans la moindre équivoque possible ; pour partie, elles sont susceptibles de recevoir une définition, pour partie, elles sont impossibles à confondre au moins en ce qui concerne la sensation immédiate. On ne peut pas dire ce qui est chaud ou ce qui est froid, mais on peut dire de façon tout à fait indubitable si *a* est plus chaud ou plus froid que *b* – et, ce qui décide dans ce cas, c'est bien sûr la sensation qui, lors du passage de *a* à *b*, prend conscience du fait que le changement est opposé à celui dont elle fait l'expérience en repassant de *b* à *a*. On ne peut pas non plus dire ce qui est grand et petit absolument parlant [*überhaupt*], mais l'affirmation selon laquelle *a* est plus grand

que b est tout à fait univoque et peut être définie en disant que b , soustrait de a , donne un reste positif δ . Il en va de même pour les autres exemples. Il ressort globalement de la comparaison de différents cas, et non de l'appréhension d'un seul d'entre eux, que toutes ces représentations adjectives⁵ signifient ici des relations qui n'ont aucune valeur ni aucun sens fixes si l'on ne considère pas un deuxième terme. La dimension positive de ces adjectifs est donc indéterminée ; seule leur dimension comparative est univoque. Là où ils surviennent comme des termes positifs dans l'usage du discours vivant, ils expriment le fait que ce qui est désigné se caractérise par la dimension comparative de leur sens, eu égard à un étalon non exprimé qui constitue la propriété constitutive normale ou habituelle de l'objet en question, et ce, soit d'après l'appréciation subjective du locuteur, soit d'après l'opinion générale.

§ 176. Une autre observation se rattache encore aux sons et aux sensations de chaleur. Ayant en soi une valeur parfaitement égale, les sons ne nous incitent nullement à faire ressortir au moyen de noms propres quelques-uns d'entre eux en tant que points fixes et à les privilégier vis-à-vis des autres. Mais des besoins esthétiques font naître en nous le souhait d'articuler toute la série. Or, étant donné que la sensation acoustique simple n'est pas définissable, elle est déterminée en indiquant la cause par laquelle on peut la produire à chaque instant identiquement à elle-même [222], par la fréquence des vibrations dont elle dépend. Mais aucun nombre n'a de privilège sur l'autre, et puisque chaque membre de la série est définissable, de la manière que je viens d'indiquer, avec la même facilité, il n'y a en réalité aucun point de départ absolu dans l'échelle musicale. D'autres rapports, les rapports harmoniques des sons – que je dois ici laisser de côté en dépit de l'intérêt qu'ils présentent eux aussi du point de vue logique –, nous conduisent toutefois à articuler la série en octaves ; seulement cette articulation n'a elle aussi aucun point de départ, elle peut commencer à partir de n'importe quelle hauteur tonale. Les sensations de chaleur n'autorisent pas une définition aussi simple par leurs causes ; on devrait se tourner vers les autres résultats observables produits par leurs causes

⁵ Lotze distingue les contenus de représentation selon leur forme substantive, adjectivale et verbale : les contenus substantifs sont ceux qui possèdent une certaine autonomie logique, il s'agit de contenus *indépendants* ; les contenus adjectifs sont ceux qui sont non autonomes ou *dépendants* et ne peuvent être utilisés qu'en référence à un contenu substantif ; les contenus verbaux, ceux qui désignent habituellement des relations ou des processus prenant place entre des contenus. Voir, e.g., *Grundzüge der Logik und Encyklopedie der Philosophie, op. cit.*, § 7, p. 5. Ces distinctions, qui n'excluent évidemment pas la possibilité de contenus adjectifs relationnels (comme c'est le cas ici), se retrouveront, *mutatis mutandis*, dans la « grammaire pure logique » de Husserl (*N.d.T.*).

inconnues, vers l'étendue et la contraction du corps. Si l'on prenait maintenant le point de liquéfaction de la glace comme point de départ des degrés de température qui augmentent et diminuent à partir de là, ce serait un point-zéro de désignation totalement arbitraire, bien que choisi de façon tout à fait appropriée ; car le caractère liquide ou solide de l'eau forme un point d'inflexion important pour la formation des processus météoriques et organiques qui nous entourent. Mais ce n'était malgré tout qu'un point-zéro de désignation, non la chose désignée elle-même ; à partir de la valeur inconnue x que celle-ci présente pour le point de liquéfaction de la glace, nous divisons seulement ses accroissements positifs et négatifs d'après le nombre d'une unité de degré que nous avons choisie en fonction de nos buts. C'est pourquoi 12° ne sont pas le double de 6° , mais entre $0^\circ = x$ et $12^\circ = x + 12 \Delta x$, l'accroissement de la chaleur est deux fois plus grand qu'entre $0^\circ = x$ et $6^\circ = x + 6 \Delta x$. Par ces exemples simples, je voulais montrer que l'articulation et l'ordonnancement légal d'une série ou d'un système de contenus multiples n'est pas possible, en tout état de cause, sans une légalité correspondante de leurs propres relations, ancrée dans les choses-mêmes [*sachliche*], mais que la pensée, toutefois, a souvent besoin d'un point de départ choisi de manière parfaitement arbitraire et d'étalons arbitraires pour s'approprier fructueusement cet ordonnancement immanent à la chose-même. Enfin, je voulais aussi montrer qu'on ne doit pas pour autant considérer cette systématique arbitraire, bien qu'elle soit permise et justifiée dans son application par la nature de la chose-même, comme une détermination reposant en elle-même.

§ 177. La vie pratique offre de très nombreux exemples illustrant cette remarque. Que l'on considère ici les propriétés [223] qui se manifestent en différentes personnes ou en différentes choses dans des proportions très variées – ou bien le fait que, dans un seul et même sujet, des valeurs désignant des grandeurs forment une série constante et se succèdent de telle sorte que l'on doive lier à ces valeurs des effets proportionnels. Mais seuls les effets naturels se modifient constamment avec leurs conditions ; si notre agir doit d'abord produire les effets, ils suivent en général précisément la proportion souhaitée en vue du travail qu'ils exigeraient de façon non proportionnelle au but à atteindre. On doit se contenter de considérer certains segments de toute la série axiologique des conditions comme des valeurs unitaires et de leur lier un effet de grandeur moyenne égale, qui sera trop grand pour les membres initiaux et trop petit pour les membres terminaux du segment. C'est ainsi que l'on décompose, à des fins d'imposition [*Besteuerung*], la série des pouvoirs [*Vermögen*] en un certain nombre de classes, depuis l'indigence complète jusqu'à la richesse la plus grande que l'on puisse vraisemblablement rencontrer ; c'est ainsi que l'on calcule la

contribution nécessaire à l'acquisition d'une assurance-vie en fonction de l'âge ou, du moins, en fonction des grandes périodes de la vie ; c'est ainsi que l'on fixe le calcul des intérêts en prenant le jour comme unité indivisible. En outre, il peut arriver qu'une propriété émergente atteigne progressivement une valeur à laquelle doit être liée l'apparition de certains effets, sans pourtant que l'on puisse indiquer le moment auquel cette condition décisive sera remplie. La maturité corporelle et spirituelle que nous pensons de façon concomitante dans les concepts d'émancipation et de majorité est assurément atteinte par différentes personnes à des âges différents ; mais ce n'est pas seulement l'écart insurmontable, ni le caractère inadmissible d'une censure qui frapperait la valeur globale de la personne, qui rendent impossible la découverte du point temporel effectif pour chaque cas particulier ; tandis que les degrés insignes de la maturité et de l'immaturité sont aisément reconnaissables, il manque vraiment d'un signe distinctif non équivoque qui différencierait, dans les cas douteux, la maturité de l'immaturité. Pareillement, les besoins de la vie en société requièrent que l'on fixe un point temporel déterminé ; la législation l'a donc déterminé de sa propre autorité, et elle associe à des jours entiers et des heures entières l'entrée en vigueur de droits et de devoirs dont le bénéfice ou l'obligation qui faisaient encore défaut la veille ne sont toutefois pas apparus objectivement [*sachlich*] pendant la nuit. [224] Bien que décidant de sa propre autorité, elle ne procède pas ici sans fondement ; l'espace de jeu de sa décision se limite aux déterminations qui correspondent à la nature des rapports existants sans différence de précision susceptible d'être indiquée, son arbitraire se limitant à choisir de façon préférentielle l'un de ces rapports parmi tous les autres, également justifiés. Il y a également d'autres cas dans lesquels la nature de la chose-même, qui nous donnait l'occasion d'établir une détermination, nous offre encore moins un étalon précis, celui-ci résidant plutôt seulement dans les buts poursuivis par ailleurs, pour la réalisation éventuelle desquels la détermination en question était nécessaire. C'est à cette catégorie qu'appartiennent les intervalles temporels à l'intérieur desquels on doit remplir la condition pour obtenir certaines suites légales ou pour les éviter ; bien que tout cela soit adéquatement arrêté dans les grandes lignes par la perspective mentionnée, ces arrêtés ont, du reste, pour seule obligation logique d'être non équivoques ; le passé leur a suffi, lui qui mesurait d'importantes périodes non pas d'après des unités temporelles plus grandes, mais qui leur ajoutait un fragment : aux semaines un certain nombre de jours, au jour quelques heures. Il réduisait ainsi la durée à l'intérieur de laquelle, comme on dit librement dans la vie de tous les jours, on aurait cru pouvoir se plier à la prescription. De même, les autorités agissent correctement lorsque, pour éviter les perturbations, elles fixent de façon authentique à trois ou à cinq le nombre de

personnes qui doit être considéré comme un attroupement non autorisé, et se mettent ainsi à l'abri de la controverse qui marquait déjà la Sophistique antique, quant à la question de savoir combien de grains sont nécessaires pour faire un tas ou combien de cheveux perdus il faut pour faire un crâne chauve.

§ 178. Je ferme cette parenthèse. La question de savoir si un son quelconque donné doit être appelé haut ou bas, la question de savoir si un liquide doit être appelé froid ou chaud, sont des questions non controversées. Le contenu de ces concepts ne présente aucun intérêt qui nous ferait hésiter à concéder immédiatement à leurs significations la relativité dont il était question plus haut. La manière dont nous pensons la différence du *bien* et du *mal* est tout autre. Nous accordons la valeur la plus haute au fait que ces concepts sont fixes et clos sur eux-mêmes ; toute action, considérée par soi et non seulement par comparaison avec une autre, doit tomber de façon non équivoque dans l'extension de l'un et être exclue de l'extension de l'autre ; on a même cru devoir nier qu'il y a des différences graduelles du bien dans ce qui est bon et du mal dans ce qui est mauvais, pour que les valeurs décroissantes de ce qui est bon et de ce qui est mauvais ne se [225] rejoignent pas en un point-zéro d'indifférence et que ne soit pas instaurée, de cette façon, une transition continue entre deux oppositions, entre lesquelles il convient plutôt de rompre tous les ponts. Mais ce rigorisme logique contredit intégralement le jugement non prévenu que nous suivons tous dans la vie. Car personne ne doute probablement de l'existence de différences de degré dans le mal et le bien. Et si l'on nous persuade qu'aucune action n'est indifférente, c'est seulement après avoir borné artificiellement le concept d'action. Mais en réalité, il n'est d'aucun secours de prévenir le mélange menaçant entre le bien et le mal en instaurant une première division des actions en deux groupes – celui des actions que l'on peut évaluer moralement et celui des actions que l'on ne peut pas évaluer moralement – pour ensuite diviser avec plus d'assurance le premier de ces groupes par les deux termes opposés du bien et du mal, qui n'admettraient aucun intermédiaire ; on ne fait ainsi que déplacer le doute, car la question est alors de savoir où il convient de tracer les limites entre ce qui requiert une évaluation morale et ce qui ne la requiert pas ; et ces limites sembleront à nouveau s'évanouir par la transition continue de l'un dans l'autre. De façon moins urgente, le rapport de l'agréable au beau et au bien présente tout de même un vif intérêt lorsqu'on se livre à des considérations esthétiques. D'après une conception non prévenue, l'agréable, le beau et le bien s'ordonnent en une série cohérente non seulement d'après leur valeur, mais aussi d'après la signification de leurs contenus ; non pas, certes, de telle sorte que, par un simple accroissement, ce qui est le plus intensément agréable deviendrait beau, ni que la beauté suprême deviendrait le degré

le plus bas du bien, mais tout de même : ce qui est agréable se divise en genres qualitativement déterminés, qui commencent à mériter le nom de beau, et il y a des formes de beauté dont l'impression esthétique s'apparente au consentement moral. Mais la morale et l'esthétique se dressent autant l'une que l'autre contre cet aveu ; elles considèrent que le beau serait falsifié s'il avait quelque communauté avec le bien, que le bien serait rabaissé s'il avait quelque communauté avec le beau et encore plus s'il avait, à travers celui-ci, quelque communauté avec l'agréable. Et au moins en ce qui concerne le beau, la négation de toute gradualité n'a pas manqué ici aussi ; ce qui serait beau serait absolument et totalement beau, et l'on ne le penserait pas véritablement comme beau si l'on admettait qu'il y a autre chose d'encore plus beau.

§ 179. Cherchons d'autres exemples pour évaluer l'étendue de ce doute. La géométrie ne connaît [226], à dire vrai, qu'un genre de ligne droite, quant à sa nature ; mais, dans le cas de la courbe, elle distingue d'innombrables degrés de courbure possédant une valeur déterminable – et ce, de sorte que la ligne droite elle-même apparaît comme le cas-limite extrême dont la courbe se rapproche de façon continue par accroissement constant de son rayon de courbure. Malgré cette transition continue, la géométrie en général ne maintient toutefois pas seulement l'affirmation que ce qui est courbe et ce qui est droit sont opposés et incompatibles, mais dans son application, elle ne laisse jamais de place au doute en ce qui concerne une ligne que l'on connaît de manière précise ; aussi proche qu'elle puisse être de la droite, elle est toutefois courbe sans l'ombre d'une discussion aussi longtemps que son rayon de courbure a encore une grandeur finie. En outre, une courbe, dans l'un de ses segments, peut être concave vis-à-vis d'un axe contre lequel elle devient convexe plus loin ; si elle présente ce changement de direction de façon continue, sans sommet discontinu, sa tangente se situe indubitablement au point d'inflexion, lequel forme par conséquent l'élément de la ligne elle-même qui, parallèle à cet axe, n'est ni concave ni convexe ; mais, bien que les deux directions se rejoignent ainsi visiblement en un point-zéro qui n'appartient à aucune d'elles, l'opposition de leurs significations n'est pourtant pas modifiée ou supprimée par lui ; en-deçà de ce point, la ligne reste seulement concave et, au-delà, elle est seulement convexe. Plus simplement encore : entre 1 et 2, on peut introduire d'innombrables scissions qui conduisent de la valeur du 1 à la valeur du 2 ; entre la lumière du jour et l'obscurité de la nuit, on peut non seulement penser d'innombrables graduations de luminosité, mais elles se manifestent aussi effectivement ; entre la sensation de bien-être et la douleur, il y a une série continue de sentiments qui relie celle-là à celle-ci ; mais pour autant, 1 n'est pas égal à 2, l'obscurité et la douleur ne cessent pas d'être complètement opposées à la lumière et au bien-être ; et en même temps, les membres

de ces oppositions, pris chacun par soi et en dehors de toute comparaison avec l'autre, sont quelque chose de si déterminé que personne ne confondra l'un avec l'autre. Ces exemples suffisent à clarifier la proposition selon laquelle l'existence d'innombrables gradations, par lesquelles les contenus de deux concepts opposés *A* et *B* entrent en contact en un point-zéro commun, ne supprime pas la différence ou l'opposition de ce que *A* et *B* signifient en eux-mêmes.

§ 180. Si l'on avait donc réussi, dans l'éthique [*Sittenlehre*] – ce qui est son [227] affaire, et non la nôtre ici –, à déterminer ce que l'on *a en vue* par le bien *A* et le mal *B* de façon aussi non équivoque que l'on définit, en géométrie, ce qu'il faut entendre par concave et convexe, l'éthique n'aurait alors aucune raison de défendre la fixité de la différence entre les deux concepts, de contester la gradualité du bien et du mal et leur rencontre en un point d'indifférence. Les significations spécifiques des concepts généraux de bien et de mal ne se modifient pas le moins du monde du fait que les exemples particuliers dont ils sont prédiqués participent, avec une intensité différente, au caractère de l'un ou de l'autre membre de l'opposition. Mais ce point-zéro de l'indifférence peut encore moins contribuer au mélange des deux, car il n'a effectivement pas lieu de sorte qu'ils sont tous deux valides [*gültig*] en lui, mais bien de sorte qu'aucun des deux n'est valide en lui ; il n'est donc rien d'autre qu'un point de séparation en-deçà duquel on ne trouve de façon non équivoque que le bien, et au-delà duquel on ne trouve que le mal. Or, si la gradualité des deux contenus conceptuels n'a pas besoin d'être niée eu égard à leur fixité, il reste, d'autre part, qu'elle est explicitement admise. La nier, répéter l'ancien paradoxe stoïcien d'après lequel *omnia peccata esse aequalia*⁶, ou prêcher continuellement que même la plus petite erreur ne serait pas une vérité, mais serait justement une erreur et rien d'autre, ce sont là des tracasseries logiques qui, parce qu'elles ne contiennent que des demi-vérités, d'après le principe même que je viens de mentionner, pourraient être appelées des erreurs et rien d'autre. Les courbes ne sont pas de simples courbes absolument parlant, comme si leur degré de convexité ou de concavité les distinguaient simplement d'un point de vue annexe qui n'aurait rien à voir avec leur caractère courbe ; mais l'une des lignes courbées est effectivement plus courbée que l'autre, elle satisfait donc au caractère commun des deux lignes avec une intensité plus grande. Et de même, l'opinion bonne ou mauvaise qui est à l'origine d'une action sera mesurable, non pas simplement de façon annexe, en fonction de l'importance des objets auxquels se rapporte l'action ou des circonstances dans lesquelles elle est exercée, mais en fonction du degré de sa malignité ou de sa bonté

⁶ « Tous les péchés sont égaux » (*N.d.T.*).

elle-même, car elle n'est nullement une simple forme du comportement qui resterait partout égal ; elle est elle-même un faire interne, qui n'a pas seulement besoin d'un degré d'intensité pour produire en général l'impulsion à agir ou pour surmonter les obstacles, mais qui a aussi un degré de valeur selon la grandeur du bien ou du mal [228] vers la production duquel elle se dirige intentionnellement. L'erreur, elle aussi, n'est pas seulement une non-vérité, car cela ne la distingue pas du doute, mais elle est un détournement à l'égard de la vérité et elle a, pour cette raison, une grandeur mesurable sans laquelle elle n'est pas pensable ; lorsqu'on oriente sa pensée vers des tâches effectives, on ne commet pas le contresens de renvoyer deux suppositions avec un égal mépris sous le concept d'erreur en général, alors que l'une est si éloignée de la vérité qu'elle ne rend possible absolument aucune connaissance de son objet et que l'autre s'en trouve si proche qu'elle rend possible presque toute la connaissance que l'on peut espérer atteindre à propos de son objet.

§ 181. Peut-être que la série de l'agréable, du beau et du bien, sur laquelle je laisse au lecteur le soin de méditer, pourrait déjà nous conduire à un autre rapport, un rapport relatif cette fois à une série de concepts que je veux d'abord clarifier par une image géométrique. Imaginons deux espaces corporels, A et B , qui commencent tous deux de manière pyramidale par une pointe et qui augmentent en sections semblables avec une accélération différente ; glissons-les l'un dans l'autre de sorte que la pointe de chacun d'entre eux se trouve sur un point quelconque de l'axe de l'autre ; le plan qui est obtenu par la coupe de leurs surfaces appartient aussi bien à la série des plans dont l'intégrale est A qu'à la série de ceux dont la suite infinie compose B ; on peut également se représenter un troisième corps C qui, de la même manière, a un plan en commun avec B . La loi de croissance de chacun de ces corps, rapportée à leur axe commun à tous les trois et à la situation de leur sommet sur cet axe, se laisse présenter chaque fois au moyen d'une formule que nous devrions comparer, d'après la série, aux trois concepts généraux A , B ou C . On verrait alors que, dans la série des exemples particuliers de A , il y a un exemple déterminé qui satisfait en même temps ce qui est requis par le concept B ; on verrait donc que, pour cet exemple, il est douteux ou arbitraire de décider s'il doit être rangé sous le concept A ou B – non pas parce qu'il ne satisfait aucun des deux, mais parce qu'il satisfait pleinement les deux simultanément ; mais en dehors de ce cas particulier, tous les autres exemples de A , tous les autres plans qui seraient formés par la figure corporelle ainsi composée, appartiendraient exclusivement soit à A soit à B . La même chose, finalement, aurait lieu eu égard aux plans communs de B et de C . Dans les cas indiqués, il tient à la nature des concepts essentiellement différents eux-mêmes que des membres particuliers de leur série générique deviennent équivoques et ne puissent en soi, sans un

quelconque point de vue annexe, qui prendrait par exemple en compte leur genre d'apparition ou de développement, être assignés avec certitude et de façon exclusive à aucun de ces concepts, bien que, abstraction faite de ces cas particuliers, la différence de signification de ces concepts ne soit pas douteuse. Or, de même que nous désignons ici *A*, *B* et *C* au moyen de noms, qui sont donc exprimés à titre de concepts, mais que nous pensons ces cas particuliers en les laissant sans nom, la langue peut aussi être amenée à faire l'inverse ; elle peut fixer les concepts *M*, *N* et *O* au moyen de noms qui ne possèdent des significations totalement univoques et parfaitement différentes les uns des autres que dans des cas particuliers, que nous pourrions par exemple nous représenter de manière sensible, disons, comme des points insignes, comme des maxima ou des minima d'une série cohérente. Inversement, il y aura alors dans la perception et l'expérience un grand nombre de contenus qui devraient avoir leur place, en tout cas, entre deux de ces concepts – mais aussi *seulement* entre deux de ces concepts – et qui, par contre, ne correspondraient complètement à aucun d'entre eux.

§ 182. Comme exemples susceptibles d'illustrer ce dernier rapport, on mentionnera les concepts de formation complexe que la langue a produits en partant, non pas d'un, mais de beaucoup de points de comparaison en même temps. Sans aucun doute, correspond alors à un tel concept tout exemple qui participe, sous chacun de ces rapports de comparaison, au caractère du général qui surgit à partir de lui ; mais l'appartenance au concept sera très équivoque pour beaucoup d'autres exemples qui, d'un certain point de vue, devraient être rangés sans hésitation sous ce concept, mais qui, pensés simultanément d'un autre point de vue, ne devraient pas du tout l'être. Plusieurs idées [*Gedanken*] se sont croisées de cette manière dans le concept de maladie. Assurément, la maladie réside avant tout dans le fait que l'état corporel s'écarte d'une norme considérée comme fixe. Mais nous ne pouvons pas pour autant appeler « maladie » une malformation congénitale qui s'écarte très significativement de la structure naturelle du corps, aussi longtemps qu'elle n'entrave pas les fonctions vitales des organes et que, existant toujours de la même manière, elle n'évolue pas naturellement en passant par différents stades. Une blessure modifie toujours la structure et les fonctions à un quelconque degré, elle a aussi une évolution naturelle ; mais malgré tout, nous n'appelons pas « maladie » une blessure légère, manifestement parce qu'elle [230] n'implique ni un danger ni l'incapacité d'utiliser le corps à des fins vitales essentielles ; néanmoins, une blessure très grave n'est pas non plus appelée « maladie », bien qu'elle entraîne les deux ; elle est apparue trop subitement et doit être mise entièrement sur le compte de forces extérieures. Nous remarquons à présent que, par « maladie », nous nous

représentations un état qui a certes débuté suite à une action extérieure, mais qui n'a pris sa forme déterminée que par les interactions spécifiques de forces internes. Tout rhume constitue une telle réaction des forces internes contre un stimulus extérieur ; mais nous n'appelons guère un rhume une « maladie » aussi longtemps qu'il ne présente pas de danger ; et de même que nous nous aidons ici du nom modéré de « gêne » [*Unwohlsein*], nous disons aussi que la santé présente une certaine latitude, permettant de ranger en elle un ensemble de perturbations qui se développent lentement et qui sont liées à une particularité originaire de la constitution corporelle. Il est facile de dire ce qui, ici, est dans l'ordre des choses. Dans de tels cas, il est impossible de donner une définition qui serait simultanément en accord avec des besoins scientifiques et avec ces bizarreries de l'usage linguistique ; si l'on a besoin d'une détermination conceptuelle, on doit la fixer arbitrairement, sans se préoccuper de l'usage linguistique. Dans notre exemple, on peut presque éviter de faire cela, car la pathologie ressort très bien sans que l'on ait défini de façon inattaquable l'essence générale de la maladie ; la pratique n'a nul besoin de généralités logiques dont ne découlent aucune indication pour l'agir. Il en va autrement dans d'autres cas. Dans le concept de « crime » s'entrecroisent aussi des considérations relatives à la préméditation ou à la non-préméditation, au degré d'intention mauvaise, à la tentative ou à l'accomplissement, à la grandeur du mal engendré ; on trouve des équivoques similaires dans les différences entre les productions artistiques et le produit de l'artisanat, dans le rapport de la reproduction libre à la copie. Dans le cas de l'art, les limites des concepts ont plus de valeur ; dans le cas du « crime », des avantages et des inconvénients sur le plan légal s'attachent immédiatement à l'appartenance d'un cas à l'un de ces concepts ; mais dans le cas de l'art aussi, on devra tout de même établir les limites conceptuelles, certes en tenant compte de l'usage linguistique, mais tout de même essentiellement par réglementation.

§ 183. Évidemment, on peut tenir tout concept M pour un équivalent de n'importe quel autre concept N si l'on transforme le contenu de N au moyen de déterminations relativement proches, de sorte qu'il soit égal à M . On voit surgir, à partir de là, un grand nombre de [231] conceptions ou de transformations contingentes de l'expression servant à désigner le même M – transformations que nous trouverons plus tard utiles pour pouvoir subsumer M tantôt sous une loi et tantôt sous une autre, à partir de quoi pourra surgir une nouvelle affirmation relative à M . Il n'y a en soi, pour ce procédé, pas de limite relative à ce qui est permis aussi longtemps que le M transformé recouvre effectivement le M initial, donc aussi longtemps que $N = M$. On pourrait même ranger un triangle M sous le concept de carré N , à condition naturellement d'ajouter la détermination annexe selon laquelle l'un des côtés du carré a diminué

jusqu'à zéro. Si cela semble être un jeu futile, il est toutefois utile de l'employer ; on peut rendre très intuitif, comme chaque fois, le fait que, si deux côtés qui étaient auparavant séparés par un côté intermédiaire entrent en contact par leurs points terminaux suite à la disparition du côté intermédiaire, deux angles droits vont disparaître de la somme des angles du polygone, en l'occurrence du carré. Cet usage des transformations nous intéressera plus tard. Pour l'instant, insistons sur le fait que, par elles, la différence entre les deux concepts qui sont ainsi reconduits l'un à l'autre n'est naturellement pas modifiée. Le triangle reste aussi différent du carré qu'il l'a toujours été, à savoir : si différent qu'il doit justement être dépourvu de son caractère essentiel pour être ramené au carré ; et pareillement, toute autre modification qu'il est nécessaire d'opérer sur N pour le transformer en M mesurera la grandeur de la différence *inaltérable* [bleibende] entre les deux concepts. S'il ne s'agit pas, comme dans ce cas, de configurations de pensée abstraites, mais de choses effectives, qui surgissent en réalité d'une certaine manière, alors la valeur de telles transformations est très faible ; elles ne sont de prime abord que de simples idées qui nous viennent à l'esprit, et dont la signification ne peut être découverte que par des recherches particulières. En pensée, on peut transformer toute figure de cristal donnée, par un découpage arbitraire ici et là, en toute autre figure quelconque ; dans un simple dessin, on peut transformer la forme du crocodile, par des modifications successives de ses contours, en celle d'un oiseau ; et à partir de tout élément chimique on peut dériver n'importe quel autre élément chimique, si l'on fait passer continuellement tous les coefficients que les propriétés physiques générales ont dans l'un par certaines autres valeurs. Par de tels artifices, on ne peut pas induire de rapprochement entre les concept M et N , car la différence qui les sépare reste toujours aussi grande, comme la somme des pas que l'on devrait faire pour aller de l'un à l'autre ; mais l'on ne peut pas non plus, entre les choses effectives qui sont des exemples de ces concepts, [232] instaurer une connexion telle qu'elles pourraient passer les unes dans les autres. Il faudrait démontrer, à cette fin, que les forces physiques des éléments qui constituent un cristal effectif de la forme M rendent aussi possible, dans la même matière, un équilibre du remodelage dans la forme N ; ou que le système enchaîné des forces qui dessinent le type de formation du crocodile et déterminent son effectuation physique puisse être modifié par d'autres actions naturelles de telle sorte que la forme de l'oiseau puisse effectivement surgir à partir de lui. Bref, il faudrait démontrer que, dans la cohérence de l'effectivité, sont présentes des pulsions qui réalisent la transformation des contenus conceptuels que nous pouvons tirer arbitrairement en pensée ou sur le papier. On se souvient – heureusement, comme d'une erreur dépassée – du libre arbitre avec lequel on dérivait autrefois

étymologiquement chaque mot d'une langue, en fin de compte, de n'importe quel autre ; à présent, l'avertissement devant ce qui est semblable est utile, compte tenu du besoin nouveau de concevoir la multiplicité des êtres organiques comme étant apparus les uns à partir des autres, en supprimant toute différence fixe d'espèce. En tout cas, la tentative de Darwin, qu'elle soit suffisante ou non, s'est au moins efforcée avec application d'indiquer les processus effectifs par lesquels a pu se réaliser la transformation imaginable d'une forme organique en une autre.

Traduit de l'allemand par Arnaud Dewalque